



CONCOURS CENTRALE-SUPÉLEC

Rédaction

MP, PC, PSI

2022

4 heures

Calculatrice interdite

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter, en écrivant une ligne sur deux, en premier lieu le résumé de texte, en second lieu la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la lisibilité, de la correction orthographique et grammaticale, de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

I Résumé de texte

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

Écrire l'enfance est un art difficile. On court le risque de passer à côté de la substance même de ce « premier temps ». On comprend vite que les techniques habituelles du récit sont impuissantes à restituer la musique discrète mais surtout les singulières clartés et les émois qui accompagnaient notre regard tout neuf sur les choses. Les chapitres consacrés à l'enfance dans les autobiographies sont le plus souvent décevants. On se contente de raconter un passé lointain, sans doute exact, mais dont chaque impression a perdu sa fraîcheur et son énigme. On évoque bien des lieux, des anecdotes, des parents et des relations, mais il manque l'essentiel, le je-ne-sais-quoi ou le presque-rien qui font que l'enfance est enfance. Le récit traditionnel n'offre que du passé recomposé, de l'imparfait peu perfectible : « quand j'étais petit, je... ». Laborieusement reconstituée à grand renfort de souvenirs, l'enfance est perdue. Recroquevillée dans sa gangue obscure. Et pourtant... L'enfantin ne cesse de nous hanter ou de nous solliciter discrètement, même très tard dans la vie. Parfois avec une ultime insistance à l'approche de la grande vieillesse. On ne décide pas d'écrire l'enfantin : c'est l'enfantin qui cherche en nous son écriture. Sans véritable espoir, en dépit d'illuminations soudaines, lorsqu'on parvient à saisir, par chance ou par hasard, un de ces blocs enfantins qui dérivait dans le temps et qui soudain est là, intact et exact. Bloc étrangement familier, inquiétant parfois. C'est pourquoi, chaque fragment d'enfantin, surgi dans une œuvre, mais aussi bien dans un geste ou une initiative adultes un peu incongrus, est précieux.

Ce que j'appelle l'enfantin, c'est cette pénombre à la faveur de laquelle des impressions, ou des images, qui remontent à nos premières années, viennent troubler notre présence au monde, infléchir momentanément notre existence. Notre lassitude, nos moments

de distraction, de demi-sommeil ou de rêverie favorisent les apparitions de l'enfantin qui peut aussi « revenir » alors que nous sommes très occupés. Il n'insiste jamais, n'a aucune exigence, mais se tient près de nous, silencieux. Il nous accompagne quelques instants, puis disparaît. Remarquable discrétion de l'enfantin ! D'ailleurs, il s'agit moins d'une apparition que d'une soudaine façon de sentir accompagnée d'un sentiment de « déjà-perçu ». Vision soudain authentique. Retour d'une lumière, d'un goût, d'une odeur pourtant perdus depuis longtemps.

C'est faute de mieux qu'on dit qu'« on se souvient », car l'enfantin n'a rien à voir avec ce qu'on considère en général comme des souvenirs d'enfance. Ses blocs de clarté, ses scènes détachées de leurs dates se dérobent, le plus souvent, aux récits les plus appliqués, et ne se manifestent qu'à travers cette façon brumeuse et décalée de considérer les choses, l'âme de l'enfant que nous fûmes coïncidant avec celle des enfants que nous n'avons jamais été. Comme le dit Proust : « Quand nous avons dépassé un certain âge, l'âme de l'enfant que nous fûmes et l'âme des morts dont nous sommes sortis viennent jeter à poignée leurs richesses et leurs mauvais sorts, demandant à coopérer aux nouveaux sentiments que nous éprouvons, et dans lesquels, effaçant leur ancienne effigie, nous les refondons en une création originale. » Car les manifestations de l'enfantin, outre le lien paradoxal qu'elles nous permettent de tisser avec l'âme de morts, sont extraordinairement stimulantes. Elles sont la source d'une énergie qui alimente la littérature et l'art en général.

L'enfantin est discrètement en quête du texte qui dirait l'étonnement d'être là, le mystère et la simplicité de la moindre des choses. La marque la plus sûre de l'enfantin consiste en ce désir de se couler dans un langage (un style), capable moins de reconstituer une époque que d'« incarner » des instants décisifs. Pour

dire l'enfantin la littérature est amenée à se réinventer. Ou plutôt à s'oublier en tant que littérature. Un frémissement textuel pourrait suffire. Ou bien une façon de se sentir étranger dans la langue qu'on parle, l'enfantin se donnant dans les maladresses, les dissonances. Cette langue d'enfance, forcément balbutiée, a le charme de ces langues étrangères que nous ne savons pas mais dont certaines bribes, plus musicales que significatives, nous paraissent limpides. Car l'enfantin ne se donne que par petites touches sensibles, par éclats et visions fugaces. À travers des détails dont la puissance métonymique est immense tout en demeurant énigmatique.

Chaque enfance réelle est confrontée à des phénomènes et à des impressions toutes neuves qui, le plus souvent, resteront à jamais « inexprimées » mais qui, bien plus tard, sans raison apparente, feront retour et chercheront discrètement leur expression. Sans rien écrire, n'importe quel adulte peut devenir, lors de rêveries privilégiées, l'auteur silencieux d'un vrai texte enfantin que personne ne lira jamais. De l'enfantin écrit à l'encre sympathique. Quelques mots transparents sur une page blanche, vite tournée.

[...]

Pourquoi tenter d'écrire l'enfantin ? Ou plutôt, pourquoi le laisser s'écrire par bribes, non seulement en nous mais comme « sous nos yeux », dans des images, des textes, des messages et autres productions ?

Lorsque Walter Benjamin, en 1933, en pleine débâcle historique et intime, avant d'aller se donner la mort à Port-Bou, tente de recueillir, dans l'urgence, des fragments d'enfantin provenant de son enfance berlinoise, ce n'est pas pour préserver, avec attendrissement ou nostalgie, de simples « souvenirs d'enfance », mais, dit-il, « comme on arrache un objet à un incendie » afin de mener un (dernier ?) combat « pour » le passé. Un combat en faveur du passé qui est toujours

opprimé et malmené. Le passé en général. Un passé très humain où le détail intime n'est pas séparé du mouvement historique, mais qui court le risque non seulement d'être enfoui, mais d'être aboli ! Benjamin évoque la catastrophe d'un éternel présent auquel l'humanité serait condamnée. Afin que le présent ne soit pas « totalitaire », il faut qu'il soit habité ou hanté par du passé. Il faut que le passé imprègne la chair et les nerfs de chaque individu. Dans sa préface à l'édition de 1978 du grand livre de Benjamin sur sa propre enfance, Jean Lacoste est très clair : « *Enfance berlinoise* doit peut-être son existence à cette étrange et belle idée théologico-politique : nous avons envers l'enfant mort qui est en nous la même responsabilité qu'envers les espérances toujours en souffrance du passé. » Accueillir l'enfantin c'est toujours tenter d'empêcher, désespérément peut-être, le grand massacre du passé.

Écrire l'enfantin relève peut-être aussi d'une façon de vivre qui serait fondée sur le « rappel des possibles ». Henri Bergson disait que l'enfance, vécue dans son opacité, ses grossissements, ses lumières vives et ses petites ténèbres, se présente toujours comme un « bouquet de possibles ». Grandir, mûrir, vieillir impliquent que le bouquet se fane et diminue, que les pétales tombent. C'est pourtant cette multiplicité initiale de « possibilités premières », en tout cas théorique, qui contribue à faire l'humanité des humains. Elle est la chance ! Une chance que certains sauront saisir ou au contraire laisseront passer ! Écrire l'enfantin ne consiste pas à recomposer un monde perdu, à reconstituer la totalité d'une époque enfuie, mais au contraire, à garder à l'esprit l'ampleur de ce qui fut nécessairement perdu, comme on peut garder, sous les yeux, la carte de tout un continent, même si l'on ne fait qu'un petit voyage. Savoir que l'on est « plus général » que ce qu'on est devenu en « grandissant ».

Pierre Péju, « L'art d'écrire l'enfance », in *L'enfance de la Littérature*, Paris, La Nouvelle Revue Française, n°605, juin 2013, p. 113–118.

II Dissertation

La dissertation devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Elle pourra comprendre deux ou trois parties et sera courte (au maximum 1800 mots). Cet effort de concision faisant partie des attentes du jury, tout dépassement manifeste sera sanctionné.

« Accueillir l'enfantin c'est toujours tenter d'empêcher, désespérément peut-être, le grand massacre du passé. » Vous examinerez la pertinence de ce propos en le confrontant aux trois œuvres au programme.

• • • FIN • • •
